

Adresse du président de la SPV à l'AD 2012, de Bonvillars

Monsieur le Président du SER,
Madame la Présidente de l'APé,
Mesdames et Messieurs les invitées et les invités en vos qualités respectives,

Chères et chers collègues et membres de l'AD,

Permettez que j'aborde ce message par quelques lignes de Jacques Chessex, tirées de son « Portrait des Vaudois », plus particulièrement du chapitre intitulé sobrement « Femmes ».

Quelques lignes qui, même si elles datent de 1969, devraient résonner encore aujourd'hui en ces terres agricoles et vinicoles où nous sommes réunis.

Quelques lignes pour lesquelles je demande l'indulgence des féministes qui pourraient se trouver dans la salle.

Jacques Chessex donc:

« Dans les villages un peu isolés, les rêves de plaisir et les projets de mariage tournent autour de l'institutrice, comme si l'Ecole normale, avec le papier à l'écusson, donnait un brevet d'érotisme et d'aptitude à diriger un train de campagne qui fascine les garçons.

L'institutrice est arrivée ! Cinquante regards plissés la scrutent quand elle descend du car, toute rosissante, à la rentrée. On l'observe du café, on s'en repaît sous les rideaux de dentelles de la chambre, derrière le mur de clivias et de lauriers en pot, et elle s'installe seule avec un peu d'hésitation, dans la grande maison d'école. La gamine est jeune, jolie, elle gagne assez pour s'acheter une deux-chevaux, suivre la mode, disparaître le samedi et le dimanche. Elle s'habitue, elle rougit de moins en moins, elle commence à regarder les hommes dans les yeux et tous veulent savoir ce qu'elle fait. La voiture surtout les intrigue – l'auto, c'est le poivre en plus, le signe de son indépendance, c'est qu'elle ne respecte pas les règles. Aux hommes d'habitude, le permis de conduire ! Cette liberté, comme un défi, irrite et attire: voilà l'institutrice au centre des désirs comme une courtisane étatique que les femmes détestent et que protège, malgré tout, la conscience civique et éducative de la communauté. »

C'était il y a 40 ans. C'était il y a un siècle !

Il n'y plus d'institutrices, mais des généralistes nanties d'un bachelor of arts en enseignementn préscolaire et primaire.

Pas sûr que les collègues issues désormais de la froide et technique HEP pourraient générer la même émotion, en tout cas littéraire...

Ailleurs, dans le « Portrait des Vaudois », Chessex évoque les migrants. Et c'est la figure de l'Italien qui s'impose. Du saisonnier. Ou du Genevois, le citadin. Du Valaisan peut-être. Le « violent vieux Valais », comme l'écrit l'homme de Ropraz dans une allitération audacieuse.

Quant l'écrivain établit son Portrait des Vaudois, le pasteur s'impose encore du haut de la chaire. On se méfie du Catholique. On évoque la figure du Juif, alors que le Mahométan, absent, reste confiné dans son désert arabe ou africain.

Point d'alcools et de biture express. N'étaient pas nés les 30'000 fêtards qui, chaque fin de semaine, fréquentent les boîtes de nuit, les rues et les parcs de la capitale du canton.

Ce qui l'emporte alors est la cérémonie des « deux fois trois ».

Point de mégacentre commercial et d'embouteillage du samedi. Point de Littoral Centre. C'est encore à la pinte, à la laiterie, que se font les affaires ... Le quincailler s'appelle RoCHAT. On ne connaît ni Jumbo ni Hornbach.

Les paysans descendent à Lausanne pour le Comptoir où de jeunes couples viennent choisir avec leurs parents le mobilier de leur futur logement.

On mangeait des têtes de nègre sans risquer un procès en discrimination.

On pouvait faire preuve d'empathie physique avec un élève sans risquer d'être soupçonné de pédophilie.

Il n'y avait pas d'école de parents, ni de prévention contre tous les méchants. Le temps était donné sans que l'on s'interroge sur la durabilité de son développement ...

Depuis, la société a changé. Profondément.

En 40 ans, le secteur primaire, l'agriculture et la viticulture, a vu son nombre d'emplois diminué par par deux. L'industrie a perdu le quart de ses travailleurs et le secteur tertiaire a presque doublé le nombre de ses effectifs, s'établissant à près de 90% des emplois.

En 1970, 48 % des femmes de 15 à 64 ans avaient un emploi rémunéré. Aujourd'hui, c'est près de 80%.

En 40 ans, la proportion de naissance hors mariage a quadruplé et concerne désormais presque un enfant sur quatre.

En 40 ans, le nombre de divorces a aussi quadruplé et les familles monoparentales représentent en 2010 et en moyenne près de 15% des ménages...

Aujourd'hui, ce sont 15'000 nouveaux habitants qui viennent annuellement grossir les rangs de la population vaudoise.

Aujourd'hui, dans une école qui n'a sans doute changé qu'en surface, c'est à la multitude des organisations familiales que les enseignantes et les enseignants sont confrontés. A la multitude - aussi - de leurs désorganisations.

Mais également à la multitude des origines, des cultures, des parcours de vie, des types d'éducation.

Et si les mouvements qualifiés par paresse de « soixant-huitards » ont eu quelque impact sur nos sociétés, c'est d'abord celui de l'exacerbation des besoins personnels et la satisfaction immédiate de ceux-ci, de l'hyperconsommation, de l'individualisme et de la fragmentation des citoyens en catégories - selon leur âge, leurs origines, leur orientation sexuelle..., catégories qui toutes, plus ou moins légitimement défendent ce qu'elles estiment être leurs droits particuliers. Le développement du communautarisme ne nous menace pas. Nous y sommes !

Et c'est cette société-là, cette complexité, qui vient s'échouer dans nos classes.

Face à cette situation, le « c'était mieux avant » est une rengaine sans perspectives. C'est la chanson de toutes les époques.

Mais s'il est de notre devoir de refuser de nous complaire dans le désir du passé - quand bien même l'aspiration à une société plus cadrée et plus cadrante fait les beaux jours des salles des maîtres -, si nous ne pouvons nous complaire dans ce désir d'un passé de toute manière reconstruit, il convient pourtant de s'interroger sur les orientations que prennent nos sociétés.

S'interroger sur le stress exponentiel que génère le capitalisme marchand: Toujours plus de temps de travail pour pouvoir toujours plus consommer. Et les enfants qui pleurent dans les supermarchés, les avions et les clubs de vacances des antipodes plutôt que de construire des cabanes dans les bois.

S'interroger sur le sort promis - ou sur le sort à faire - à ce capitalisme marchand et financier aujourd'hui au bord de la rupture.

S'interroger sur la nature et le sens - ou son absence - d'une société dite multiculturelle faite de mieux et qui tend à cacher les causes du profond malaise qui l'habite.

Les réponses à ces questions appartiennent à chacune et chacun.

C'est dans l'action politique et sociale et dans l'engagement citoyen qu'elles doivent trouver réponse. Et qu'un nouvel équilibre pourra peut-être advenir.

Nous ne pouvons qu'engager toutes et tous à s'engager dans cette action citoyenne. Qui passe aussi par l'engagement syndical.

S'engager à agir pour ne pas subir.

Mais c'est de l'école que nous venons parler. Parler d'elle et parler depuis

elle. Des missions de l'école désormais réorientées. D'une l'école qui se trouve dans un désarroi évident et qui cherche un chemin nouveau. Parler d'elle en résistant - tant que faire se peut - à la tentation de surfer sur la vague du désenchantement.

L'école - et en nul endroit les choses ne se déclinent véritablement autrement -, l'école, ce sont d'abord des élèves regroupés en classes. Faire l'école reste d'abord faire l'école à la classe.

Que celle-ci soit tenue par un enseignant ou une enseignante, ou que les intervenants y soient pluriels.

Or, paradoxalement, alors que la norme n'a jamais été aussi grande que depuis qu'elle décline les individus en autant de particularismes, la classe - en tant que telle - nous semble menacée d'éclatement.

C'est ce que relevait récemment le président de la Ligue vaudoise, institution dont pourtant l'orientation politique nous sépare.

Le Président de la Ligue vaudoise, Olivier Delacrétaz, qui écrivait dans 24Heures, en mai dernier, évoquant les différentes affections dont son affublés les élèves et la tendance psycho-médicalisante de la société, qui écrivait – je cite:

« Ces malheurs font beaucoup d'heureux: les parents, satisfaits de trouver des explications rationnelles aux résultats désastreux de leur génial fiston; l'écolier invivable, qui abuse de son statut d'hyperactif pour échapper aux sanctions; le cancre qui justifie ses carnets désespérants par sa qualité de surdoué incompris; le personnel médical et paramédical, qui voit le chômage s'éloigner... ».

Certes, le ton est celui du pamphlétaire et du polémiste. Nous pourrions dire les choses autrement. Ou nous cacher derrière notre petit doigt.

Car, quand un élève sur cinq relève d'une action de psychologues en milieu scolaire, logopédistes ou psychomotriciens, pour ne citer que quelques spécialités officielles, il y a quand même de quoi s'interroger.

Mesdames, Messieurs, Chers collègues,

Aujourd'hui, la classe tend à ne devenir qu'une juxtaposition d'élèves aux demandes spécifiques - et à celles de leurs parents, auxquelles doivent être apportées des réponses particulières.

Pourtant, comme nous l'avons écrit: 20 « je » ne font pas un « nous »...

Dans ce cadre et d'abord, nous ne pouvons nous contenter des injoncteurs qui brandissent la différenciation comme un hochet magique. Les injonctions - qu'elles proviennent de la HEP ou des services -, les missions impossibles assignées aux enseignants, conduisent ces derniers à la culpabilité. Elles relèvent en définitive du mauvais traitement des travailleurs.

Ensuite, si l'on persiste sur cette voie, la classe ne serait plus à considérer

comme un groupe dont la nature même fait qu'il est le lieu de l'apprentissage en commun.

Alors que nous venons d'obtenir une décharge pour tous pour sa maîtrise, la classe, dans son essence même est en danger.

Alors même que l'on ne cesse de promouvoir des pédagogies coopératives.

Cela est grave.

Jacques Chessex évoque dans son Portrait des Vaudois la « conscience civique et éducative de la communauté ».

C'est à cette communauté, et à la conscience de celle-ci, que nous devons être attentifs.

C'est à la réhabilitation de celle-ci que nous appelons les familles. Qui devraient lutter à nos côtés pour cette communauté plutôt que de se poser en police de la mise en oeuvre du PER, comme récemment l'Apé le proposait ...

C'est au développement ou au renforcement de cette communauté que nous appelons les directions d'école. Les directions doivent être facilitatrices et non pas semeuses d'embûches sur le chemin ouvert par les enseignants.

C'est à cette communauté éducative qu'appelle notamment le Livre Blanc du SER, édité l'an passé sous le beau titre de la défense d'une école « humaniste ».

C'est aussi à cette communauté d'action et de pensée que doivent être attentifs les rédacteurs des plans d'études et surtout celles et ceux chargés de leur mise en musique cantonale.

Attentifs à ne pas saucissonner le savoir en micro-objectifs par nature inatteignables et qui s'empilent comme les assiettes mortes d'un Titanic englouti.

Ces micro-objectifs du PER, dont il faudrait - pour en faire le tour - 3 scolarités obligatoires complètes, à condition que la semaine ordinaire d'enseignement soit de 40 périodes de 45 minutes.

C'est cette communauté éducative qu'il s'agit de protéger ou de faire renaître.

C'est cette communauté éducative que l'on doit cesser de mettre à mal par l'hypertrophie administrative. Que celle-ci contrôle le temps de travail des enseignants par un carnet à la gestion plus lourde que le contenu du pot de lait de Perrette. Ou qu'elle exige un diplôme de HEC quand il s'agit de se faire rembourser la farine des gâteaux ou le kilo de perles commandé pour une activité manuelle.

Que l'on accorde aux enseignants - pour rester dans la métaphore pâtissière - que l'on accorde la confiance nécessaire à accueillir dans la classe une grand-maman experte en tartes aux pommes. L'inverse de ce que semble

proposer le nouveau règlement de la loi scolaire qui exige pour ce faire un parcours du combattant propre à décourager le plus dynamique des collègues...

Ce que nous demandons n'est pas la stabulation libre. Si nous militons pour la reconstruction de la liberté de l'enseignant, c'est que nous défendons aussi une forme de rendre-compte.

Ne serait-ce que pour qu'enfin il soit dit par l'employeur que l'action de l'enseignant est positive et qu'il remplit à satisfaction son cahier des charges.

Faudrait-il encore en posséder un, certes, de cahier des charges.

Cet après-midi, la Cheffe du département se doit d'apporter des réponses à ce propos. Comme elle s'y est engagée à plusieurs reprises. Nous la harcèleront à nouveau sur cet objet ...!

Chères et chers collègues,

Nous avons dit ce qu'est l'ordinaire de l'action du Comité de la SPV. Nous sommes certains que vous avez lu attentivement notre rapport d'activités.

Comme vous avez pu prendre connaissance de l'immense travail mené par les associations de la SPV, à qui il convient de rendre hommage.

Nous savons que l'institutrice ne possède plus l'aura mystérieuse et magique décrite par Jacques Chessex. Que c'est devenu une marchandise ordinaire.

Que l'ensemble du corps enseignant ne jouit plus de la considération qu'il eût pu un jour posséder, alors que, paradoxalement, on ne cesse de surcharger l'école de missions de plus en plus riches et diverses.

Nous savons que le savoir passe désormais par le multi-média. Comment faire le poids face aux images rutilantes du net ou de la télévision... médias qui formatent désormais les âmes et les esprits. Tous médias édités sans aucun contrôle démocratique.

Nous savons qu'un jeu vidéo sera toujours plus sexy qu'une situation-problème.

Nous savons que les réseaux sociaux ont remplacé la place du village.

Mais nous devons nous persuader - si nous ne le sommes pas encore - que, dans cette société qui cherche un nouveau souffle, l'école doit demeurer le lieu du désir, seul apte à lutter contre la tyrannie imposée du caprice.

Que dans ce nécessaire resaisissement collectif, seul le ciment de l'école peut faire tenir la maison.

Quelles que soient la couleur et la nature des briques qui en composent les murs.

Et que dans cette école, désormais ultime creuset de la rencontre des individus multiples et multicolores, les enseignants et les enseignantes demeurent, plus que jamais, des bâtisseurs et des guerriers.

Des bâtisseurs du savoir et de la libération des individus et des guerriers qui combattent le repli sur les différences et la violence sourde qui sépare les

communautés.

C'est sous ce double drapeau, de bâtisseur et de combattant, que je vous invite à continuer de placer notre action .

C'est sous ce double drapeau que je me permettrai tout à l'heure de solliciter à nouveau vos suffrages. Pour un dernier mandat à la tête de la SPV.

Nous devons exiger de l'employeur qu'il mette en place un statut et un cadre légal qui reconnaisse l'importance première des agents de l'Etat et de leur action. Qui les respecte.

Dès cet automne, une phase très tendue s'annonce à ce propos par la négociation d'une nouvelle loi sur la Caisse de pensions. La SPV agira avec sérénité - avec sévérité aussi - main dans la main avec les autres professions de l'Etat réunies sous la bannière de la FSF.

Mais pour penser et repenser la réorganisation du travail pédagogique, nous ne devons que compter sur nous même.

Compter sur nous seuls et sur ce que le président du SER appelle joliment le « génie ordinaire de l'enseignant ».

Pour faire surgir la magie. Celle qu'on lit dans les yeux des élèves quand on les a aidés à mieux saisir le monde.

Certes, les sciences de l'éducation et la recherche méritent toute notre attention. Comme chez les médecins il convient de rester attentif aux progrès utiles à guérir les patients, nous ne pouvons pas nous fier à notre unique instinct ou au seul et supposé art de l'enseignement.

Mais si le monde nous paraît parfois bien incertain et régi par la peur, c'est à nous de le réenchanter.

Comme nous espérons que l'intervention de l'astrophysicien Michel Mayor de cet après-midi puisse permettre à la science de trouver l'espace de réenchantement qu'elle mérite.

Car, contre vents et marées, le Comité de la SPV estime que devant la malice des temps, nous pouvons garder la tête dans les étoiles. Que c'est même notre devoir. Et que c'est quand même plus exaltant que de piloter le quotidien scolaire le nez collé au guidon !

Même si c'est de plus en plus difficile, c'est tout le bien que le Comité de la SPV nous et vous souhaite.

Un comité de la SPV engagé comme jamais, comme l'est aussi le secrétaire général Yves Froidevaux. Comme le sont aussi les responsables des associations de la SPV.

Un comité et des collègues dont je tiens, en conclusion, à saluer le formidable et communicatif dynamisme !

Je vous remercie de votre attention.